ASPECTS D'UN URBANISME A FES

FES pose à l'urbaniste des problèmes qui diffèrent de ceux des autres villes par leur originalité ou leur intensité. Le but de cet article n'est pas de présenter un plan d'Urbanisme qui n'est donné qu'à titre indicatif, mais d'essayer d'en faire comprendre les bases et d'exposer les raisons qui peuvent conduire à un aménagement rationnel.

Plusieurs des problèmes posés n'apparaissent pas à première vue du domaine de l'urbaniste. On pourrait même s'étonner de le voir aborder des disciplines si diverses. Mais il ne peut y demeurer étranger car elles sont étroitement liées à son travail. C'est pourquoi il me parait inutile de définir ce terme d'urbanisme qui prête trop souvent à confusion.

Le désordre des villes industrielles, plus particulièrement des banlieues, au XIXe siècle, provoqué par l'afflux désordonné des populations, réclamait une organisation pour laquelle l'Urbanisme a été créé. Faire un tri, dire où doit s'installer la résidence, l'industrie ou la verdure, répartir harmonieusement les différents lieux des manifestations d'un groupe voilà ce qu'on a demandé à l'Urbanisme. On s'est vite aperçu que cela était encore insuffisant. La ville n'est pas un organisme statique mais un mouvement continuel et ce mouvement lui est imposé par les hommes, plus exactement par un groupe social. Prévoir les répercutions des activités de ce groupe sur la forme urbaine, prévoir ce que sera son chiffre de population, ses besoins, ses nécessités, tout cela fait partie de son travail. C'est une branche appliquée de la sociologie. Cette perspective met à leur place les petites préoccupations quotidiennes d'éclairage, d'hygiène ou de jardins d'agrément, à quoi on le ramène quelquefois. Ce sont les fonctions d'un groupe humain qui l'intéressent.

A lui de définir leur dimension, leur hérarchie, leur mouvement.

Cette recherche oblige l'urbaniste à se pencher sur des données statistiques, sur une rapidité de croissance, sur un aspect, comme un médecin examine un malade avant de formuler son diagnostic. C'est cet examen de FES que nous proposons de présenter (fig. n° 1).

(1) D'après une conférence faite au Centre Culturel Français le 16 Février 1961.

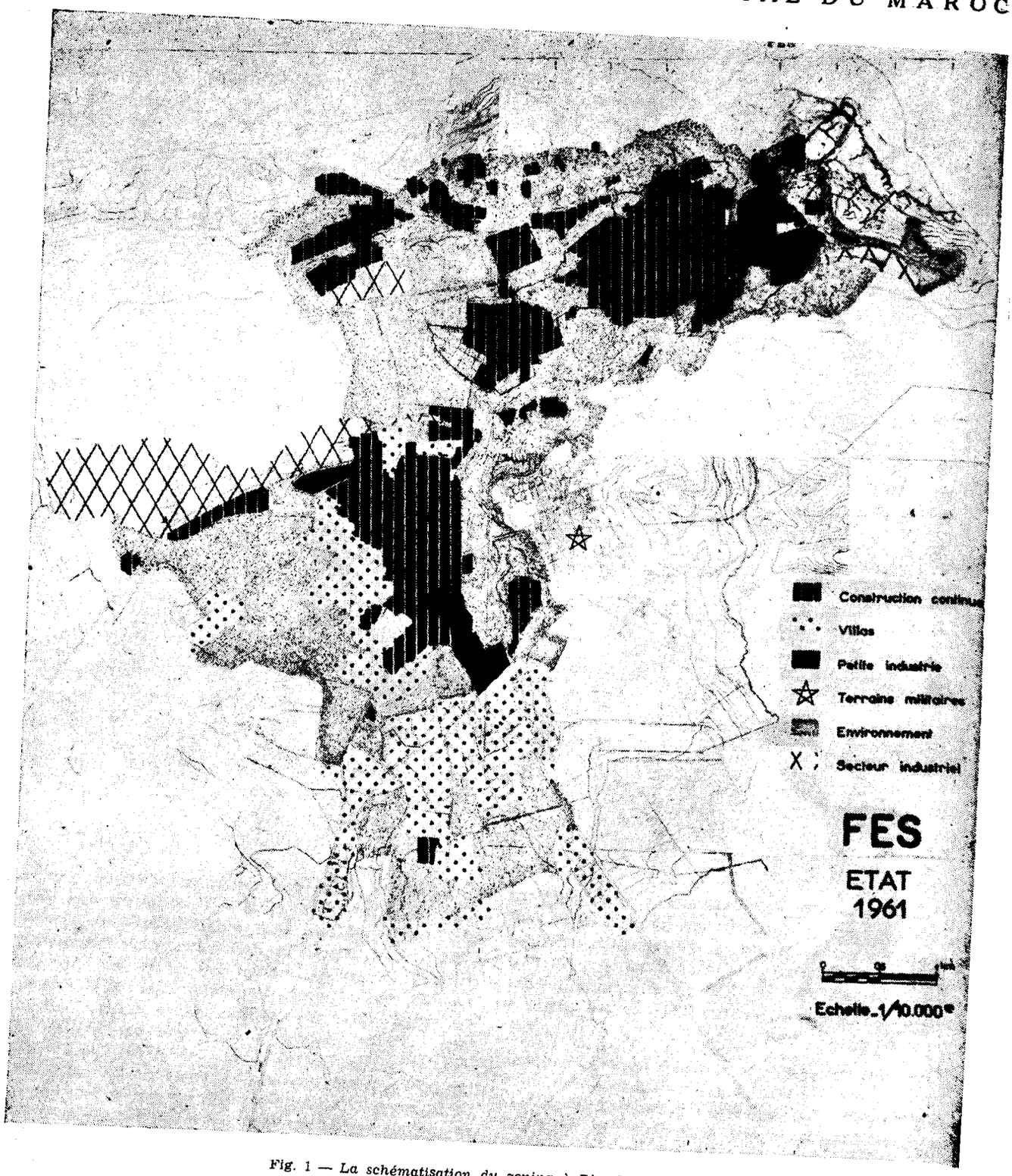


Fig. 1 — La schématisation du zoning à Fès (Etat 1961).

Pour l'historien, pour le touriste ou ami du pittoresque ou pour l'archéologue, le centre exclusif d'intérêt est la Médina. On pourrait se demander si, pour l'urbaniste plus habitué apparemment à se tourner vers les projets de cités neuves, la médina n'est pas destinée à passer fatalement au second plan et à ne retenir que momentanément son attention. Devant les nécessités dévorantes de la vie moderne, la médina n'est-elle pas, sinon vouée à l'abandon, du moins destinée à rester à l'écart ? Quelle est la place, quel sera l'avenir de cette ville d'une autre époque avec ses vieux monuments, son commerce étouffé par les maisons, ses « fondouks », avec son artisanat trop souvent figé : brodeurs, tanneurs (photo n° 1), potiers, teinturiers, en face de l'importance chaque jour accrue des activités modernes ? N'est-il pas plus raisonnable de faire purement et simplement abstraction du passé ? Telle est la question que l'on doit se poser en premier lieu.

Photo 1. — *Vue aérienne de la médina de Fès.*

I. — ASPECT EXTÉRIEUR

L'analyse des éléments statistiques (dans un premier stade, car l'homme de l'art aura plus tard son mot à dire) donne une réponse écrasante et permet d'affirmer la priorité du problème de la Médina : 133 000 êtres humains, 172 000 avec FES JDID, sont concentrés dans une ville sans hygiène, sans voies de communication mécanique, sans air, deux fois trop dense et, à certains endroits, cinq à six fois. Tel est le premier bilan sommaire qui réclame l'attention de tous ceux qu'intéresse, directement ou non, la vie de cette cité.

Il émane pourtant du spectacle de cette ville une grande beauté. Pourquoi ? Parce que c'est UN, parce que c'est uni. Cette opposition brutale entre la campagne et la ville montre la volonté d'un peuple de s'opposer aux forces extérieures pour vivre ensemble cote à cote. Toutes les cellules semblables dans leur diversité prouvent que la même vie, le même rythme unit ceux qui les habitent. Enfin cette beauté traduit l'équilibre auquel a pu parvenir une civilisation, en un point donné, en un moment donné.

Cristallisée en pierres, en traditions, en gestes, cette civilisation semble encore en vie. En réalité elle est durement touchée par son contact avec l'Occident. L'équilibre est rompu et ce déséquilibre se traduit tout autour par la laideur des bidonvilles, les constructions sans grâce de trop de quartiers récents. Si le beau n'est pas un but, il est une pierre de touche à ne pas

négliger. Fès recouvrera sa beauté le jour où l'assimilation aura été complète, lorsqu'un équilibre nouveau aura pris naissance et qu'une union harmonieuse de l'ancien et du neuf aura pénétré sa vie économique et sociale.

A l'opposé se trouve la VILLE NOUVELLE. Opposée, elle l'est non seulement dans son emplacement mais dans ses caractéristiques : occidentale d'aspect, de conception et de vie, aussi clairsemée dans sa population que l'autre peut-être dense. Ici 23 000 habitants d'un faible poids à côté des 172 000 évoqués précédemment. Au lieu des venelles où 2 hommes ont parfois du mal à se croiser, ici des rues dégagées, un équipement moderne. On pourrait appuyer longtemps sur une opposition aussi totale entre 2 parties d'une même ville, opposition qui se manifeste aussi bien dans la forme, dans l'histoire, dans les activités que dans les conditions de vie. Ce décalage spectaculaire et socialement choquant est nuisible, par beaucoup de points, au bon fonctionnement de la cité (photo n° 2).

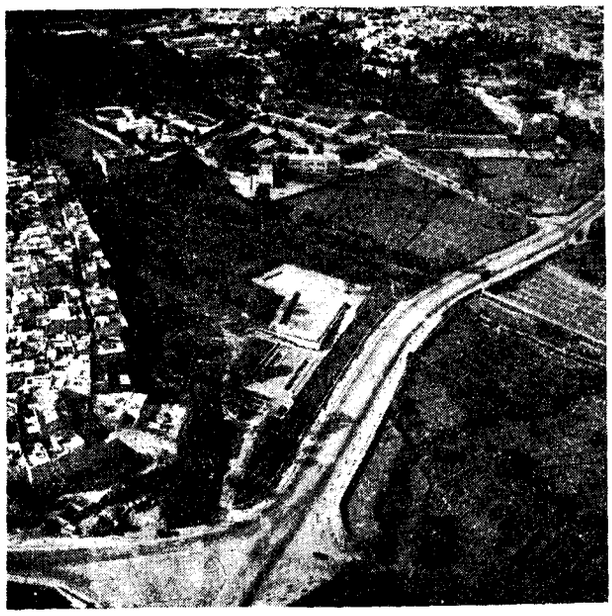


Photo 2. — *Fès Opposition entre la ville et la verdure environnante.*

Nous verrons plus tard que ces différences ne sont pas les seules .

On est souvent sévère pour la ville nouvelle, si décevante par son aspect. Pensons cependant aux faubourgs des grandes villes d'Europe construits à la même époque. Que pouvait réaliser ici et à ce moment une civilisation créée pour un autre ciel, alors qu'elle même n'avait pas acquis son équilibre ni assimilé la révolution industrielle du XIXe siècle ? Tout cela ne pouvait que se répercuter dans une création trop hâtive, utilitaire par nécessité, édifiée par des gens qui disposaient d'ailleurs de moyens infiniment plus modestes que les bâtisseurs d'occident.

Ce simple aspect des deux villes nous a fait déjà entrevoir les problèmes principaux.

D'une part 170 000 habitants vivent sur une superficie deux fois trop exiguë, réclamant des nouvelles surfaces pour vivre. Dans quelle direction les diriger ? Quel planning au moins sommaire supposer à cet exode massif ? Quelles normes donner aux nouveaux logements, aux immeubles collectifs ? Quel moyen préconiser pour réunir deux villes si éloignées et si dissemblables et les harmoniser ? Ce n'est pas tout, car cette population qui s'accroit au rythme annuel de 2 % atteindra 270 000 habitants dans dix ans et 300 000 dans quinze ans. Outre les surfaces d'habitat évoquées, de nouvelles surfaces de travail et de détente seront à définir avec tous les problèmes qui s'y rattachent.

Certains de ces problèmes sont classiques : l'accroissement d'une population, les projets d'extension par tranches successives, mais nous discernons déjà ceux qui sont particuliers à FES car son originalité consiste dans une vitalité étonnante de la ville ancienne et dans sa prédominance sur la ville nouvelle. Cette dernière en effet n'a pas pris comme ailleurs la quasi-exclusivité de la vie et du commerce qui restent le fait principal de la Médina.

La tendance naturelle de toute ville qui progresse est d'abandonner peu à peu son noyau d'origine, lequel rejeté à la périphérie, s'étiole pour ne devenir finalement qu'un faubourg endormi. C'est une loi naturelle de la cellule qui se renouvelle par scissiparité et meurt. Au contraire, à FES, non seulement ce noyau d'origine s'est maintenu et a conservé ses activités propres mais jusqu'à présent il en reste la tête.

Il faut ajouter un troisième caractère plus formel, la dispersion. Les distances qui séparent chacun de ses ensembles urbains sont disproportionnées avec l'importance de chaque partie. Cette dispersion a pour principale cause le site lui-même.

Il n'est pas question d'aborder tous ces problèmes mais d'en retenir seulement trois points principaux : recherche d'un aménagement en Médina, direction d'une extension et enfin liaison de cet ensemble favorisant les relations réciproques. Ces trois points posent en réalité trois problèmes : un problème de site, un problème de niveau de vie, un problème de vocation.

II. — FAUT-IL PERCER LA MEDINA ?

La concentration de 40 à 50 000 maisons dans des conditions anachroniques pose un grave dilemne : peut-on honnêtement, et grâce à un minimum d'aménagement, maintenir la vie dans une médina obstruée, bouchée, encrassée et incapable de soutenir la concurrence moderne, ou bien ne vaut-il pas mieux, devant un état de fait pratiquement insoluble, plutôt que de s'épuiser en efforts ruineux aux résultats hypothétiques, porter ailleurs ses efforts et se tourner résolument vers l'avenir. Ville musée, dégagée des contraintes modernes, la médina servirait de résidence aux amis du calme et du passé.

C'est la première solution, cette rénovation de la médina, qui a été retenue, celle que réclament sa longue tradition, sa vitalité et ses habitants.

Le simple fait qui de toute façon s'opposerait à cet abandon, c'est l'importance de sa masse elle-même.

Même si l'on supposait la ville réduite à un quartier de résidence de 60 à 70 000 personnes, il faut encore que ces habitants vivent. De propos délibéré on ne peut leur imposer l'obligation de se rendre 2 fois par jour à des lieux de travail distants de 4 à 8 kms.

Il s'agit donc d'un réaménagement complet. Faut-il aussi prévoir des voies carrossables ? A-t-on le droit de détruire tant de monuments du passé, de toucher une vie intérieure maintenue et parfois réclamée par ses habitants eux-mêmes ? Faut-il percer la médina ?

Là aussi nous avons répondu par l'affirmative. Car il n'est pas exagéré de proposer une voirie qui ne ferait que répartir en médina trois ou quatre quartiers abritant encore chacun 15 à 20 000 personnes. On pourrait dire cependant qu'entre la beauté, ce beau que nous décrivions tout à l'heure, et le social, nous avons choisi le social. Mais il n'est pas dans notre pensée de détruire le beau: le beau fait partie du social, car la qualité des lieux qu'on fréquente touche au sens affectif et nous marque profondément. La beauté facilite les relations, les gestes, les habitudes chaque fois qu'elle exprime la qualité d'une répartition et d'un fonctionnement.

D'ailleurs on ne crève pas une ville de type archaïque sous peine de la tuer. Il est impossible d'y reconstituer les formes et d'y appliquer les principes d'une ville créée de toute pièce. On peut rénover et non innover. Il faut réaliser un type d'aménagement tout à fait particulier, à la mesure, à l'échelle, au niveau de FES, trouver une solution personnelle conforme à sa tradition.

Précédemment nous attirions l'attention sur la densité des cellules qui composent cette ville. Il ne faut pas avoir peur de ces éléments minuscules qui donnent au contraire la solidité du tissu. Ne croyons pas qu'ils soient contraire à la vie d'une grande cité nationale, ou même au rayonnement international, mais qu'ils lui sont nécessaires.

Après un premier contact avec FES j'ai été frappé de découvrir à Paris, sous les grands tracés à l'échelle du rayonnement de cette ville, la trame minuscule de la vie de quartier, un sous rythme comparable à celui de la Médina, un Paris médina où se maintiennent les véritables foyers, d'une vie que dilapide le rythme inhumain de la grande cité. C'est là que l'esprit se ressaisit pour se ramasser, petites boîtes grandes comme des cabines de bateau, comme la cabine du capitaine où il fait le point, où sont décidés les ordres qu'il va donner à tout l'équipage. C'est dans ces officines que s'élaborent les petites choses et les pensées les plus vastes, les robes, les révolutions et les chansons, la mode, la politique et la poésie, ce travail intense et précis qui va donner le ton pour un an ou pour un siècle.

Dans ses grands tracés l'urbaniste s'efforce non seulement de ne pas détruire ces lieux de culture et de travail mais de les mettre en valeur et de leur permettre de se multiplier et d'essaimer.

S'il parait de peu d'importance de passer au travers de quartiers sans âme et sans beauté, dans de tels secteurs au contraire l'urbaniste a le devoir de préserver et d'entourer une vie intense, une pensée, une tradition.

Une fois encore d'ailleurs, nous nous heurtons à une opposition totale avec la ville nouvelle, celle du site. Autant cette dernière est calme autant la Médina est tourmentée. On se trouve dans un système de collines, de falaises, de pentes raides disposées de telle sorte qu'il y a impossibilité absolue à opérer un tracé rectiligne. Les quelques liaisons étudiées, réduites au strict minimum, rencontrent des difficultés techniques d'abord, financières ensuite, extrêmement grandes.

En outre, deux autres principes seront respectés : D'une part soutenir la vie commerciale existante, la maintenir en état, c'est-à-dire s'en approcher au plus près pour la desservir en voirie sans la troubler par une circulation mécanique. Ce principe de la séparation des circulations et des activités commerciales est celui qui guide les plans les plus modernes, en Angleterre et aux Etats-Unis notamment, devant les exigences exclusives et dévorantes de la circulation.

D'un autre côté le caractère des quartiers et l'architecture urbaine à valeur esthétique ou historique qui l'accompagne et que nous évoquions tout à l'heure comme éminemment propice à l'élaboration, favorisent également les relations humaines et l'attirance des visiteurs. Elles sont donc è définir, à respecter, à entretenir. Ces trois exigences : difficulté du site, respect du commerce, respect historique coincident pratiquement puisque le centre spirituel et religieux, le centre commercial : Karaouiyne, Moulay Idriss et la Kissaria se trouvent au cœur de la médina dans la partie la plus difficilement accessible (fig. 1).

Les courbes de niveau de la maquette font bien apparaître cette partie plate et centrale, sur laquelle s'est élevée la Karaouiyne et, plus haute d'une dizaine de mètres, la tente de Moulay Idriss (*dar el guitoun*), entourée d'un demi-cercle de falaise limitant un cirque naturel, tandis que vers l'Est la vue s'étend jusqu'aux pentes du Zalagh et au Sebou. Bien délimité, c'est ce noyau qu'il faudrait approcher et contourner, facilitant son accès et le rattachant au reste de la ville et à ses plus lointains quartiers.

Un accès dont on parle beaucoup est celui de l'Oued Boukhrareb dont on réaliserait ainsi la couverture. Sans nier certains de ses avantages, il ne paraît pas assez direct ou plutôt, son intérêt de pénétration s'atténue rapidement à hauteur de la partie centrale, une fois dépassée la Medersa Seffarine. Plus loin il tourne le dos à son objectif et s'éloigne dans la campagne.

On possède une voie de grande valeur, l'Avenue de la Liberté (ancienne route du Batha). C'est sur elle et par son prolongement que devrait se faire cette liaison avec le cœur de la Médina. Le branchement du Boukhrareb en allonge le parcours de près d'un kilomètre, sans parler du dépaysement causé par le détour à l'extérieur des remparts.

De plus, une gradation dans la largeur des voies devrait se faire également en fonction de la valeur du site et de l'ensemble urbain. Pour être complet et réaliste cet aménagement devrait réaliser parallélement un assainissement de chaque ilot, de chaque groupe de maisons de la médina. Travail de patience qui ne pourra être mené à bien qu'au fur et à mesure de la réduction de la population.

III. — L'EXTENSION DOIT-ELLE SE FAIRE EN VILLE NOUVELLE ?

Il parait évident que la ville nouvelle doit non seulement supporter cette extension mais en être la principale base. L'attraction qu'elle exerce sur la population, notamment le vendredi, suffirait à le montrer.

Il ne faut pas cacher cependant que le principal frein à cette extension consiste dans l'énorme décalage de niveau de vie entre les populations qui résident en ville nouvelle et les populations qui devraient s'y rendre. Ici nous touchons du doigt une opposition moins apparente peut-être mais plus dramatique que les précédentes et une des raisons principales de la surcompression en médina qui demeurera aussi longtemps que ce déséquilibre.

La faible voirie réduisant l'entretien, l'absence d'équipement presque totale, l'absence de taxes, la modicité du coût de la vie, autour d'éléments qui permettent à une majorité de la population de subsister avec des ressources invraisemblablement basses constituent les principaux traits de la vie en médina. La population vivant actuellement en ville nouvelle représente à peine 18 % de la population totale, 20 % avec la banlieue Sud, exprimant à la fois un standing et un mode d'habitat occidental. 80 % de la population sont attachés aux traditionnelles habitations à patio et les prévisions les plus optimistes ne permettent pas de penser que cette proportion puisse descendre en dessous de 65 % avant 15 ans. Le patio est une solution heureuse et bien adaptée au climat mais c'est une solution de riches, car elle réclame un terrain suffisamment grand pour éclairer, aérer et ensoleiller toute la maison. Réduit à des dimensions infimes, il est générateur de taudis.

La ville nouvelle ne saurait suffire dans un premier temps à cause des transformations difficiles telles que la reconstruction d'une partie des immeubles déjà vétustes, édifiés pour répondre à une moins grande densité ; dans un deuxième temps, à cause du nombre de demandes provoquées par l'accroissement de la population (photo n° 3).

Photo 3. — *Lotissement d'Etat* à la Ferme expérimentale pronimite de Bab Segma.

C'est pourquoi les terrains de la Ferme Expérimentale, au moins dans leur partie Est ont été choisis à cet effet, l'habitat et l'équipement devant être plus en rapport avec le niveau de la population.

Ainsi la ville rayonne autour de la vieille cellule originale et accuse sa direction en éventail vers le sud entre le ravin de Dahar Mahrès et la voie ferrée.

IV. — COMMENT REDONNER SON UNITE A LA VILLE ?

Pour rendre plus sensible ces aspects de Fès on a insisté de façon peut-être exagérée sur le contraste entre deux formes, deux façades. En réalité certaines de ces différences sont plus apparentes que réelles et les deux villes sont étroitement liées, au moins sur le plan économique. Il ne faut pas oublier non plus les liens vivants qui les relient, l'attirance de la population pour la ville européenne ni le sang que la ville nouvelle reçoit de Bab Ftouh et de Fès Jdid sous forme de 20 000 travailleurs se rendant quotidiennement et même 2 fois par jour à leurs occupations. Mais ces relations sont entravées par des formes caduques au détriment des habitants eux-mêmes. Des circulations rapides peuvent compenser de trop grandes distances et une juste répartition des fonctions satisfaire les besoins.

Le meilleur type de circulation rapide est l'Avenue de la Liberté. Elle est encore insuffisante car le principal obstacle à cette liaison entre Médina et Ville Nouvelle est Fès-Jdid, bloc massif, qui s'oppose par sa taille, par la densité de sa population et par l'entassement de ses maisons.

Là aussi, il faudrait élargir la grande rue de Fès-Jdid et supprimer ses goulets d'étranglement en évitant les portes anciennes qui seraient ainsi mises en valeur par la même occasion. Cela permettrait de s'appuyer sur un commerce urbain qui réalise une

suite continue depuis la Ville nouvelle jusqu'à la Kissaria, cœur de la ville ancienne.

Ces liaisons de forme seraient inutiles si ces deux villes s'épuisaient dans une concurrence qui aurait pour effet de les ruiner toutes deux (photo n° 4). Elles ont tout avantage à trouver chacune leur spécialité et à réaliser leur vocation propre. Il est évident que la Ville nouvelle avec ses vastes surfaces plates, son sol homogène, son étendue, offre aux industries modernes des possibilités que ne leur offrira jamais la ville ancienne. En outre, la Ville nouvelle possède un équipement de voirie et de nombreuses installations de petites et de moyennes industries qu'il serait peu rationnel de négliger, ne serait-ce qu'en raison de la valeur qu'ils représentent comme investissement.

Cet avenir industriel semble donc bien dessiné, particulièrement sur les rives de cette Ville nouvelle dont nous parlions tout à l'heure, soit le long de la voie ferrée, soit à l'extérieur de la route de Sefrou. Que reste-t-il à la ville ancienne si on lui enlève apparemment ses débouchés modernes ? Le commerce d'abord, les activités de type artisanal qui sont loin d'avoir dit leur dernier mot et surtout les activités culturelles : le rayonnement de son Université, le pélerinage au tombeau de son fondateur sans compter le tourisme, activité non négligeable. En somme la Ville ancienne restera une cité d'affaires intellectuelles, une cité de culture. Beaucoup de villes, il est vrai de moindre importance, ne possèdent qu'une seule de ces activités à leur actif.

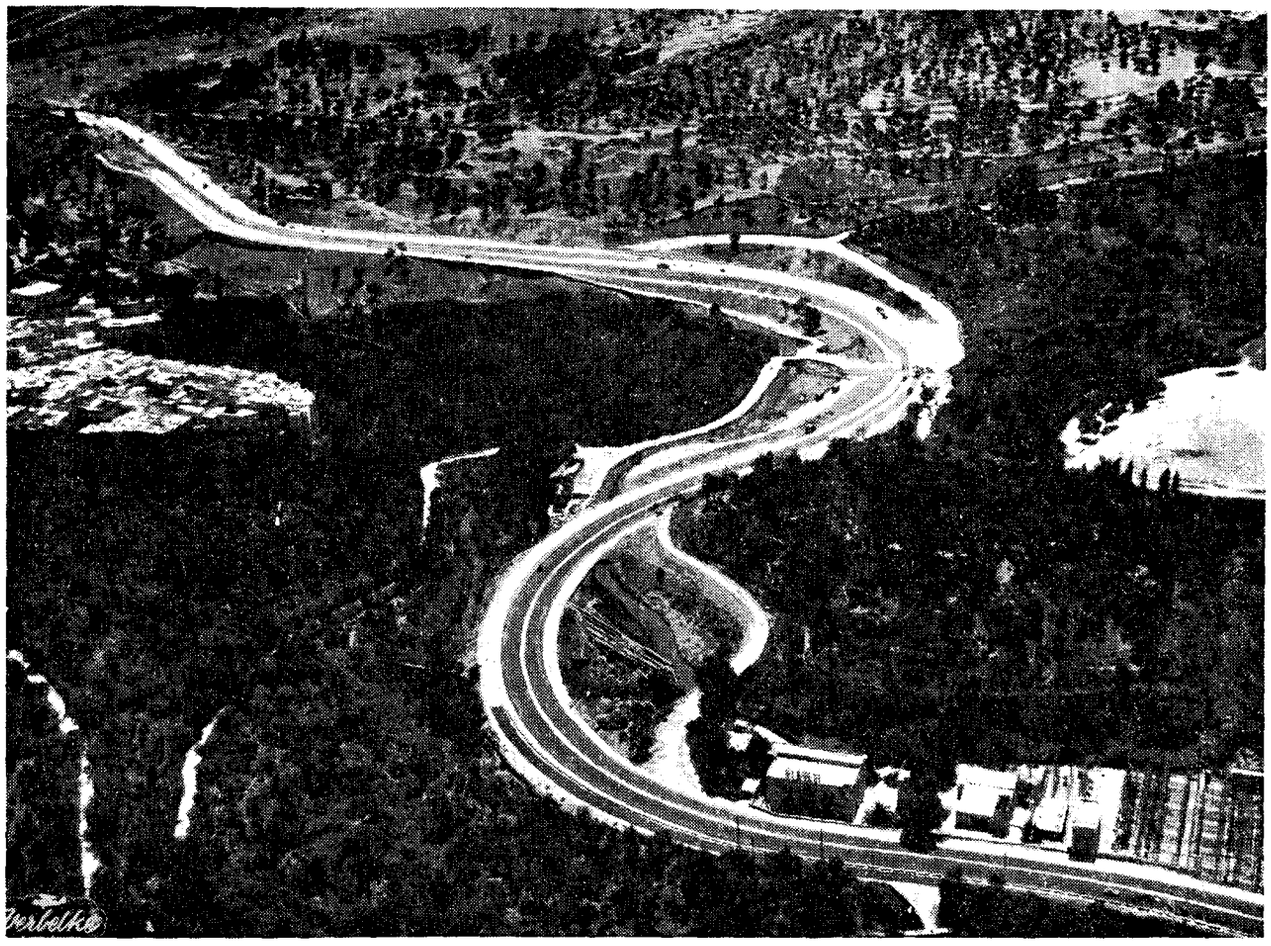


Photo 4. — *La route de Casablanca vers l'Algérie passe dans la verdure entre la Médina et la Ville Nouvelle.*

CONCLUSION

C'est à ce prix que Fès retrouvera sa beauté et c'est sur cette harmonie que nous conclurons.

Harmonie ne veut pas dire monotonie et encore moins répétition, qui ne créeraient qu'une uniformité trop souvent déplorée. Donc d'un côté une production industrielle, ou semi-industrielle, de l'autre artisanale et culturelle, des centres, des bibliothèques, un commerce réunissant le tout : il semble que chacun puisse y gagner.

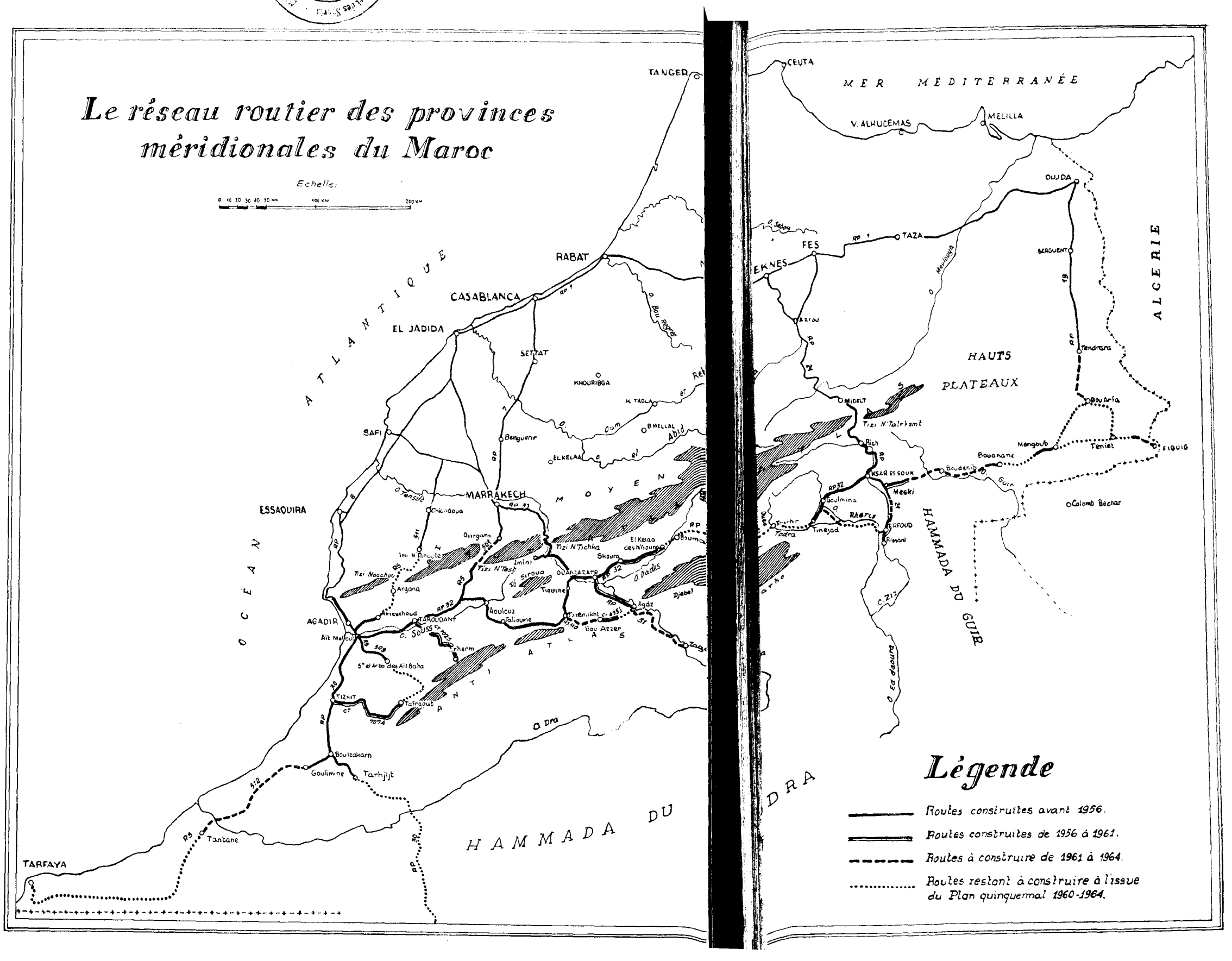
Cette perspective nous permet de voir Fès s'épanouir avec toutes les possibilités de ses forces actuellement dispersées et les contrastes qui en font le charme ne seront plus un affrontement ni une lutte, mais la franchise et l'expression d'une volonté.

Albert DEGEZ

Architecte D.P.L.G.
Inspecteur Interprovincial
d'Urbanisme à **FES**

N° 7.313
Ministère de l'Éducation Nationale, de la Jeunesse et des Sports
DIRECTION DES ARCHIVES CULTURELLES BIBLIOTHÈQUE

Le réseau routier des provinces méridionales du Maroc

Echelle:

0 10 20 30 40 50 KM 100 KM 200 KM